Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 35 (1850)

Rubrik: VI. Nekrologe

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VI.

NEKROLOGE.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

Monsieur FRÉDÉRIC DUBOIS.

Par Mr. Louis Coulon.

La vie de tout homme qui a jeté quelqu' illustration sur sa patrie mérite d'être connue jusque dans ses plus petits details et toute circonstance qui s'y rattache acquiert une valeur particulière: ces détails expliquent souvent toute la carrière de l'homme en question et donnent la clef de ses goûts et de ses tendances dès ses plus jeunes années; car le génie de l'homme se manifeste ordinairement deja dans son enfance, dans ses jeux, dans ses études, dans ses sympathies, dans ses défauts même. Combien d'existences, d'origine obscure, devenues illustres et célèbres, dont nous aimerions à connaître jusqu'aux moindres détails! et combien d'autres au contraire dont la postérité nous a transmis jusqu'aux moindres actions, sans que leur carrière ait contribué en rien au bien de l'humanité ni à l'avancement des sciences! C'est une injustice de l'histoire; mais elle n'est qu'apparente et sera réparée un jour dans une vie meilleure. Celui qui a dit a ses apôtres: „celui d'entre vous qui sera le plus petit sur la terre sera le plus grand dans le royaume des cieux," saura bien rendre à chacun sa véritable taille.

Ces réflexions, nous viennent naturellement à l'esprit en pensant à l'ami que nous venons de perdre et auquel nous devons quelques lignes de souvenir pour ajouter, aux faits deja connus, ceux que nous avons pu recueillir encore. Cette existence, simple et modeste, ennemie du bruit, et de l'éclat, s'est passée ignorée pour ainsi dire, de beaucoup de ses concitoyens, et s'est éteinte dans l'intimité de la famille et de quelques amis particuliers, dans un village de campagne, loin du bruit des grandes villes, où elle était cependant connue et appréciée plus peut-être que dans sa propre patrie. Mais nous trouvons dans cette modeste carrière, mieux que l'illustration et la gloire; nous y trouvons de beaux exemples à proposer à l'imitation de notre jeunesse, lutte persévérante contre les obstacles, opiniâtre persévérance pour atteindre le but que nous nous sommes fixé, conscience scrupuleuse du devoir qui nous maintient debout et ferme au milieu des chûtes, sentiment profond de la valeur de tous les instants de la vie que Dieu nous a accordés et qui ne nous permet pas de la dissiper sans profit pour nous et notre prochain, ardeur toujours vive pour s'approprier tout ce qui manque aux têtes les mieux organisées et pour combler les lacunes d'une éducation toujours incomplete pour celui qui connaît la valeur de la vie terrestre et la véritable but de la science. Ces qualités qui se résument dans un amour inné du travail pour un noble but, Monsieur Dubois les possédait à un haut degré. C'est lui qui a fait sa carrière; il a conquis tout ce qu'il a acquis au prix de ses fatigues et de ses veilles. Mais ce qui est rare, c'est de trouver des dispositions heureuses pour la science, unies à un caractère aussi doux, aussi calme dans les rélations de la vie privée: car le caractère moral de l'homme est rarement en accord parfait avec les facultés de la tête et de l'esprit. Cet accord éxistait chez lui cependant d'une manière bien touchante pour tous ceux qui ont eu le bonheur de vivre dans sa familiarité. Monsieur Dubois était bienveillant, conciliant, débonnaire dans toute l'étendue du mot, bonhommique, si j'ose m'exprimer ainsi, ne soupçonnant jamais le mal, excusant tout, rendant justice au plus

petit mérite; il marchait dans la voie morale, dans le chemin de la droiture, sans se douter même qu'il fût possible d'en sortir; au milieu des émotions d'une vie agitée, de voyages et d'études, au centre de la vie factice et ambitieuse des grandes capitales, dans les salons des grands, comme dans la chaumière des petits, il était toujours le même, ayant gardé toute la simplicité du village et toute la naïvité des moeurs de la campagne; heureuse faculté des êtres privilégiés dont le monde ne parvient point à fausser les instincts du vrai et du juste, qui savent qu'ils n'ont qu'une place dans ce monde et que cette place encore, ils ne doivent pas se la faire trop grande de peur d'empiéter sur celle du voisin.

Monsieur Dubois naquit le 28. Mai 1798 à Motiers-travers où il passa sa première enfance, il suivit ensuite le collège de Neuchâtel où il se distingua. Il partit en 1817 pour St. Gall où il fut deux ans en qualité de sous-maître dans la pension d'un Monsieur Dietzi; puis en 1819 il se rendit en Lithuanie en qualité de précepteur des enfants de Monsieur Ropp; il y resta dix années consécutives jusqu'en 1829 époque où il quitta cette famille respectable ses élèves étant parti pour l'université. C'est dans cette retraite de Lithuanie, où il trouva heureusement une excellente bibliothêque, que ses études prirent un caractère déterminé, celui qu'elles ont conservé pour le reste de sa carrière. Monsieur de Ropp avait herité une vaste terre, sur la qu'elle il n'y avait que des baraques: tout était à rebâtir à reconstruire pour relever ce domaine. Pour aider Mr. de Ropp, Mr. Dubois se mit à l'étude de l'architecture qu'il étudia à fond et qui le mit bientôt en état de faire à Mr. de Ropp tous ses plans de reconstructions, tant pour les batiments présents que pour les constructions à venir plans, qui ont été soigneusement suivis après son départ de Lithuanie. Son goût pour l'histoire se développa concurrement avec ses études architecturales, qui avaient plus spécialement pour but celle des vieux monuments. Son goût pour la géologie ne se manifesta que plus tard sous les auspices de Mr. de Buch : mais il avait deja fait des col-

lections intéressantes, qui lui procurèrent de la part de Mr. de Buch l'accueil le plus bienveillant.

En quittant la Lithuanie, Monsieur Dubois vint en Podolie et en Volhynie où il fit quelque séjour, toujours observant toujours étudiant et recueillant les matériaux de ses futurs ouvrages: c'est alors qu'il comptait commencer son grand voyage, mais la guerre l'en empêchat et il accepta la place de gouverneur d'un jeune Seigneur Polonais, avec le quel il vint à Berlin où il passa deux ans à se préparer à son voyage, et dans l'intimité des principaux savants de cette Université. Pendant cet espace de tems (1829—1831) il fait avec son élève plusieurs voyages dans le nord, en Suède, en Danemark et plus tard sur les bords du Rhin. Plusieurs de ses amis ont conservé des lettres si intéressantes, si vives de couleur locale, si remplie de science et d'observations originales, qu'il leur a écrites de ces contrées et qui sont des modèles de journal de voyage où rien n'est passé sous silence; car Mr. Dubois s'intéressait à tout. On voit qu'il s'était inspiré de la manière de Mr. de Buch. Ces lettres annonçaient toute la portée de son intelligence et de son esprit d'observation, et promettaient ce qu'il allait réaliser bientôt dans son voyage en Orient qui était le véritable but de ses pensées et de ses études. C'est encore pendant son sejour à Berlin qu'il publia sous les auspices de Mr. de Buch une opuscule in 4⁰ (Berlin 1831) intitulé: Conchiliologie fossile ou aperçu géognostique des formations du Plateau Volhynien-Podolien, avec 8 planches lithographiées et une carte de son champ d'observation; en Juillet 1831, il quitta Berlin pour revenir en Podolie où il s'arrêta encore six à sept mois pour explorer les bords du Nieper. Tous ses voyages etaient pour lui l'occasion de travaux importants; partout il relevait des cartes, mesurait les niveaux, faisait des plans de contrées encore peu exactement connues et se préparait ainsi à l'art pratique du géographe. C'est incroyable la quantité de plans, de cartes, de niveaux, de coupes de terrains, que Mr. Dubois a relévés et qui restent manuscripts; ces seuls travaux auraient suffi pour occuper la vie entière d'un homme moins

bien doué. Partout aussi il sondait et dessinait les nombreux monuments épars dans ces vastes contrées, restes d'une civilisation déchue ou traces précieuses des migrations des peuples dont il cherchait à expliquer les origines. Ceux de ses amis qui ont eu le bonheur de l'accompagner dans plusieurs de ces voyages étaient surpris de la prodigieuse activité et de l'étendue de ses connaissances. Les plantes aussi attiraient particulièrement son attention et chaque localité lui fournissait quelques espèce caracteristique pour telle ou telle forme géologique ou pour l'aspect de la contrée. La Botanique lui doit donc aussi plusieurs découvertes intéressantes qu'il communiquait libéralement.

C'est de la Crimée où il se rendit au printems de 1832 en quittant la Podolie, qu'il commença son grand voyage auquel il consacra les années 1832 à 1834 au milieu de fatigues de dangers de toute espèce; car il était ordinairement seul, ou accompagné de quelques guides. Ce voyage est maintenant du domaine de la science et lui a valu de la part du monde savant les honorables distinctions qui sont venues le chercher dans sa modeste retraite de Peseux et que jamais voyageur n'a mieux mérités que lui. Il porte le titre de Voyage autour du Caucase chez les Tscherkesses et les Abkhasses, en Colchide, en Georgie, en Arménie et en Crimée — à son retour en 1834, il se dirigea tout droit chez son ancien patron et ami Monsieur de Ropp où il passa l'hiver, revint à Berlin en 1835 d'où il fit un voyage en Suisse pour revoir sa mère; il retourna de nouveau à Berlin pour y entendre encore plusieurs cours, cherchant jusqu'au dernier moment à acquérir toutes les connaissances qu'il sentait nécessaires pour la rédaction du grand ouvrage, qu'il voulait laisser à la posterité. C'est en 1836 qu'il vint s'établir définitivement dans sa patrie, qu'il n'a plus quitté depuis. En 1843, il fut nommé Professeur d'Archéologie à l'Académie de Neuchâtel.

Telle est cette carrière si remplie, si active, si honorable que la Providence a interrompue d'une manière si douloureuse pour ses concitoyens le 7. Mai dernier. Monsieur Dubois

avait rapporté de ses voyages une fièvre intermittente qui le reprenait chaque année au printems avec une nouvelle intensité et qui n'avait cédé à aucun traitement. Cette fièvre le minait sourdement, sans ralentir ses travaux; bien au contraire; chaque instant de bien être semblait être pour lui une occasion de regagner le tems perdu et était signalé par un redoublement d'activité. Il travaillait encore quelques jours avant sa mort et n'a cessé que quand la faiblesse ne lui a plus laissé l'usage de ses belles facultés. Quelques tems avant sa mort, il disait encore d'une manière touchante: „Dieu m'avait tout donné, bien être, position honorable, bonheur de famille, santé; je n'avais rien à désirer; mais l'homme n'abuse pas impunément d'aucune des grâces que Dieu nous a faites et j'ai abusé de la sante.“ Il a vu approcher la mort avec tranquillité et jusqu'au dernier moment ses pensées se sont portées avec un touchant intérêt sur sa patrie qu'il chérissait avec l'affection qu'un enfant conserve pour la mère qui la nourri et élève. Monsieur Dubois laisse plusieurs travaux inachevés, entr'autres un sur les antiquités Neuchâteloises que ses manuscripts permettront de terminer.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

Monsieur FRÉDÉRIC D'OSTERWALD.

Par Mr. Louis Coulon.

On lit dans l'article d'Osterwald de la Biographie universelle: que Monsieur d'Osterwald d'Yvernois est connu par sa carte de la principauté de Neuchâtel publié en 1806, qui est l'une des meilleurs qu'on eut alors. Il s'occupe maintenant (1844) à en faire une seconde édition sur une plus grande échelle. On lui doit aussi la carte de la Grèce, qui fait partie de l'ouvrage intitulé: La Grèce, vues pittoresques et topographiques, dessinées par D. M. baron de Stakelberg: d'Osterwald Editeur.

Celui dont la Biographie universelle annonçait un travail prochain, le dernier des Osterwald est mort au mois de Janvier de cette année à l'âge de soixante dix-sept ans. En lui s'éteint une illustre famille Neuchâteloise celle du grand Osterwald, de Rodolphe Osterwald, du Banneret Osterwald et de Samuel Osterwald, tous quatre écrivains de mérite, qui ont fait à divers titres un grand honneur à leur pays. Remarquablement favorisé de la nature il avait la santé d'un Hercule, d'une figure remarquable il possédait à un haut degré le génie des arts. L'hiver il travaillait par goût dans une chambre froide; et l'été il passait des semaines entières au sommet des montagnes pour faire des travaux de triangulation, couchant en plein air, quand il ne trouvait pas à portée des chalets pour s'y abriter. Cette vie qui était souvent en quelque sorte celle d'un sauvage, ne lui avait rien oté de la distinction de ses manières et de la noblesse de sa figure, il était un de ces types rares dans nos contrées, des hommes distingués

de l'ancien régime. Si sa figure était remarquablement noble, c'est qu'elle était l'expression de son caractère, c'était l'homme le plus parfaitement aimable qu'on pût rencontrer et aimable avec tout le monde. Aussi a-t-il eu des amis sincères et dévoués, aux quels le public doit aussi beaucoup de réconnaissance pour tous les encouragements qu'il lui ont donnés et leur coopération à ses travaux. Tous ceux qui ont été en rapport intime avec lui, souscriront certainement à ce mot d'un de ses meilleurs amis: C'était la fleur de la Chevalerie. Travaillant beaucoup pour les autres pour l'art et pour le public, il ne travaillait pas pour lui-meme. Peut-être même poussait il le dèsintéressement trop loin. Quand par exemple, il avait à vendre des objets d'art, il était le premier à en signaler les défauts aux acheteurs, et cela de manière à les décourager d'en faire l'acquisition.

Il a occupé un certain nombre d'années un des postes les plus élevés de son pays, celui de Commissaire général. Dès son enfance il avait annoncé les plus heureuses dispositions pour tous les arts qui tiennent de près ou de loin au dessin: il avait comme le compas dans l'oeil: peinture, gravure, architecture, c'étaient là toutes choses qui lui étaient familières, et à l'égard des quelles il excellait à donner aux artistes des conseils et des directions. Les arts industriels attiraient son attention comme les arts libéraux. Il s'intéressait particulièrement à l'industrie de nos montagnes. C'est à lui que la Chaux de fonds doit la lunette méridienne qui est au haut de la tour du temple et le régulateur établi dans la salle des pas-perdus de l'hotel de Ville. C'est lui qui en suggéra l'idée et qui fournit les moyens de la réaliser en se chargeant de faire les plans et les calculs nécessaires. De toutes les sciences, l'histoire naturelle était celle qui avait le plus d'attrait pour lui. Il était un des principaux ornements de la Société d'histoire naturelle de Neuchâtel.

Il avait cultivé par un travail opiniâtre les dons qu'il tenait de la nature. Rarement on a vu une volonté plus forte que la sienne, volonté de fer comme son corps. Un exemple entre mille peut donner la mesure des privations, qu'il savait

s'imposer, quand il avait un but à atteindre, chargé par le gouvernement du canton de Genève, et d'après le conseil de Monsieur le général Dufour, de lever des plans dans ce canton, il passa 29 jours sur le Salève, se contentant pour toute nourriture de pommes de terre; même sans sel! Qui ne l'a pas vu dans son cabinet de travail entouré des cahiers remplis de ses calculs, de ses tracés et de ses dessins, ne saurait se faire une idée de l'immensité de ses travaux, qui étaient ses seules récréations. On peut en voir comme un échantillon dans les deux brochures qu'il a publiées sur les hauteurs du Canton de Neuchâtel et sur celles des pays compris dans le cadre de la carte générale de la Suisse. Il vivait pour l'art en général, pour son art de géographe en particulier. Il était du nombre des personnes qui croient n'avoir rien fait, tant qu'il leur reste quelque chose à faire. Avec de telles dispositions et de telles habitudes on irait loin même sans de grands moyens naturels: combien plus quand on a été aussi heureusement doué que Monsieur d'Osterwald! Aussi a-t-il laissé des ouvrages du plus grand mérite et qui passeront à la postérité. Voyage pittoresque de Genève à Milan par le Simplon. Voyage pittoresque en Sicile. Voyage pittoresque dans la vallée de Chamouni et autour du Montblanc. Excursion sur les Côtes et dans les ports de la Normandie. Les Bords du Rhin et du Rhône. La Grèce vues pittoresques et topographiques. Les dessins de ces divers ouvrages édités par lui ont été faits généralment sous ses yeux et sous sa direction. Il a tantot pris part et tantot présidé seulement à la composition du texte.

Mais ceux de ces ouvrages, qui lui font le plus d'honneur, ce sont ses cartes géographiques: celle de la Principauté de Neuchâtel et celle de la Suisse: la première a commencée sa réputation de géographe; la seconde l'achèvera. Il a eu la satisfaction de voir terminé ce dernier travail, qui est actuellement à Paris entre les mains d'un habile graveur. Monsieur Osterwald lui avait indiqué un procédé de gravure de son invention (des courbes de hauteur en lignes horizontales; au

lieu de lignes verticales, pour indiquer les relief de montagne). Peu de jours avant sa mort est arrivé à son adresse une lettre de ce graveur, qui lui marquait qu'il ferait précieusement usage de sa découverte. *) Il n'était plus dans un état de santé qui permit de la lui communiquer. Un mois avant sa mort, quoique déjà très souffrant, il écrivait et dessinait encore avec la main ferme et sûre de ses plus fortes années, avec la même perfection: mais les douleurs aiguës et continuelles de la plus cruelle maladie ne tardèrent pas à faire tomber pour toujours la plume et le pinceau de la main mourante.

La force d'âme dont il a eu besoin dans le cours de sa vie pour poursuivre les travaux les plus pénibles, il la montra également dans les souffrances de sa dernière maladie. L'homme que l'on n'a jamais vu en colère dans le cours de sa vie, ne pouvait guère être impatient dans les souffrances: il a été en effet un modèle de patience. Le souvenir d'une vie utilement remplie et toujours honorable, ainsi que le témoinage qu'il pouvait légitimement se rendre de n'avoir jamais fait volontairement de la peine à qui que ce soit, ont du être un sensible adoucissement à ses maux.

---

*) Le Bureau de la guerre à Paris qui a eu sous les yeux le travail de Mr. Osterwald a déclaré que sa carte de la Suisse serait ce qu'on avait de mieux en ce genre.

JOHANN FRIEDRICH TRECHSEL.

Nekrolog.

Johann Friedrich Trechsel wurde den 4. März 1776 in der bernischen Municipalstadt Burgdorf als das jüngste von zwölf Kindern geboren. Sein Vater, Andreas Trechsel, ein ehrbarer Metzgermeister, stammte zwar aus einem der ältesten Burgergeschlechter, war jedoch unbemittelt und konnte daher wenig auf seine Erziehung verwenden. Schon in der Schule seiner Vaterstadt zeichnete sich der Knabe durch Fleiss und Anlagen, daneben aber nicht minder durch Muth und Charakterfestigkeit aus, während er gleichwohl in seiner körperlichen Ausbildung lange Zeit zurückblieb. Mit besonderm Eifer trieb er das Studium der römischen und griechischen Classiker; in den Freistunden beschäftigte er sich vorzüglich mit Blumenzucht, die ihm Zeitlebens, wie er selbst sagte, die stillsten und reinsten Genüsse gewährte.

Schon im dreizehnten Jahre bezog Trechsel die höhere Lehranstalt in Bern, wo er in die unterste Abtheilung, die sogenannte Eloquenz, etwa unsern Gymnasien entsprechend, mit dem Vorsatze eintrat, Theologie zu studiren. Von dieser Zeit an hatte er für sein Fortkommen ganz und gar selber zu sorgen, was freilich oft hart und mühsam genug zuging, dabei aber zur Kräftigung seines Charakters, zur Erhöhung seiner Energie und Ausdauer so wie zur frühen Aneignung einer gewissen Gewandtheit in praktischen Dingen nicht wenig beitrug. Durch diese Umstände genöthigt, übernahm er nach einander mehrere Hauslehrerstellen in angesehenen Familien und entwickelte dabei seine ausgezeichnete Lehrgabe und seine Vorliebe für die Jugend, von welcher er stets — wie auch sie von ihm — mächtig angezogen wurde. Zugleich trat er während dieses Informatorlebens in freundschaftliche Berührung mit andern, vornehmlich deutschen Hauslehrern,

unter denen er sich besonders gerne der so berühmt gewordenen Philosophen Herbart und Hegel, die sich damals in jener Eigenschaft zu Bern aufhielten, erinnerte. Wir wissen nicht, inwiefern diese Bekanntschaften auf seinen Bildungsgang und seine wissenschaftliche Richtung einwirkten; jedenfalls aber fing er in jener Periode an, sich der Philosophie und namentlich der kritischen, welche eben alle denkenden Geister in Anspruch nahm, mit Eifer zuzuwenden. Durch eine Arbeit über den Primat der praktischen Vernunft zog er die Aufmerksamkeit des — als Philosoph und Philolog bekannten — Dekans und Professor Itth auf sich, der ihm fortan stets ein gewogener Gönner blieb und ihn zuerst auf das Studium der Mathematik, freilich vorzugsweise seines formalen Nutzens wegen, hinwies. Sein Lehrer in dieser Wissenschaft war Tralles, damals Professor in Bern, später Mitglied der Akademie in Berlin. Daneben setzte Trechsel seine theologischen Studien fort, auf welche jedoch, wie zu erwarten, die kritische Philosophie bedeutenden Einfluss ausübte; indessen wurde derselbe durch die Beschäftigung mit Herders und Reinhards Schriften sehr modifizirt und gemildert, so dass er in den Schranken eines ziemlich gemässigten Rationalismus stehen blieb. In vorzüglichem Grade fand sich der junge Student auch von dem originalen und genialen Geiste Lavaters angesprochen, zu welchem er mit seinem Freunde, dem nachherigen bernischen Juristen Sam. Schnell nach Zürich wallfahrtete und dort von dem vielbeschäftigten Manne nichtsdestoweniger mit grossem Wohlwollen aufgenommen und bewirthet wurde.

Seine Studienzeit ging eben zu Ende, als das schon lange drohende Gewitter der Staatsumwälzung von 1798 über die Schweiz hereinbrach. Weder damals noch seither machten die angeblich liberalen Ideen, besonders wie sie von Frankreich aus zu uns gebracht wurden, auf Trechsel den geringsten Eindruck; treu hielt er zum alten Bern und zu seiner angestammten Obrigkeit, deren Gebrechen er keineswegs übersah, deren grossherziger, ehrenfester und im Ganzen gerechter Sinn aber jene in seinen Augen weit überwog.

Als das Studenten-Corps, dessen Anführer er war, sich noch vor dem Kampfe auflöste, zog er am 4. März, seinem 22sten Geburtstage, als Freiwilliger mit einer Scharfschützen-Compagnie nach Laupen, war Ohren- und beinahe Augenzeuge der Ermordung zweier bernischen Obersten durch den überall Verrätherei witternden Landsturm, beschwichtigte glücklich durch einen derben Witz die ausbrechende Meuterei unter seinen Leuten, nahm Theil an den Gefechten bei Laupen gegen die französische Invasionsarmee, zog sich am 5. März mit dem dortigen Corps, um nicht durch den über Neueneck und Gümminen vordringenden Feind abgeschnitten zu werden, durch den Forst nach Frauenkappelen zurück, von wo er zum Rapportiren nach Bern gesandt wurde. Er fand jedoch die Stadt bereits voll französischer Truppen und auf dem Rathhause, wohin er sich gleichwohl mit allen Waffen begab, hatten sich in Folge der Capitulation die Behörden aufgelöst. Theils aus Schmerz, theils um der obligatorischen Theilnahme an den jakobinischen Spektakeln zu entgehen, lag er mehrere Tage zu Bette, was ihn aber nicht hinderte, mehrere Nächte nach einander an den Freiheitsbaum eine Grabschrift auf die schweizerische Freiheit zu heften, welche grosses Aufsehen machte, den schweren Zorn und die strengen, wiewohl fruchtlosen Nachforschungen der französischen Befehlshaber erregte, und in Posselts europäischen Annalen abgedruckt wurde.

Wenige Wochen nachher, unter Waffenlärm und Verwirrung bestand Trechsel sein theologisches Examen und wurde den 22. Mai in's heil. Predigtamt aufgenommen. Nach einem halbjährigen Aufenthalt zu Ouchy bei Lausanne, um sich in der französischen Sprache auszubilden, kehrte er nach Bern in's Knabenwaisenhaus zurück, in welchem er als Lehrer angestellt war, widmete sich auf's Neue und mit Glück der Erziehung, suchte aber auch durch die Tagespresse die Revolution fortwährend zu bekämpfen. Von ehemaligen Waffengefährten aufgefordert, hatte er sogar bereits den Plan gefasst, sich als Feldprediger zu der aus schweizerischen Emigrirten gebildeten Legion von Roverea, die in österreichischen Diensten unter englischem Solde stand, zu begeben,

um gegen die fremde Gewaltherrschaft fortzufechten; als trefflicher Schwimmer hoffte er über die Ströme und durch die französischen Linien zu kommen; die Schlacht bei Zürich, der Rückzug der Oestreicher und Russen vereitelte indessen die Ausführung dieses Vorhabens. Ein Stipendium zum Besuche fremder Hochschulen wurde ihm zuerst aus Gunstrücksichten entzogen, nachher aber durch kräftige Verwendung des helvetischen Ministers Phil. Alb. Stapfer, seines gewesenen Lehrers, wieder angeboten; er schlug es jedoch aus, weil ihm die Annahme unter solchen Umständen mit seiner Ehre unverträglich schien. Ebenso resignirte er freiwillig eine deutsche Predigerstelle im Waadtlande, wozu er die Vokation bereits erhalten hatte, zu Gunsten seines Vorgängers, der in Folge politischer Ereignisse um sein neues Amt gekommen war. Statt der kirchlichen, widmete er sich von nun an ganz der pädagogischen Laufbahn und zwar auf selbständigere Weise als bisher; er gründete nämlich im Jahre 1800 mit seinem geistreichen und gelehrten Freunde Em. Zeender, später Professor der Theologie, die „Wissenschaftliche Lehranstalt" in Bern, welche sich grosser Theilnahme unter den höhern Ständen zu erfreuen hatte und in welcher viele ausgezeichnete junge Berner ihre Bildung erhielten. Mehrere von ihm gehaltene Festreden *) geben Zeugniss von dem sittlichen Ernst, dem klaren Bewusstsein und lebendigen Geiste, womit er das Werk der Erziehung auffasste und betrieb, und die ihm anvertraute Jugend zu wecken und zu begeistern wusste, wie er denn auch von

---

*) Ueber wissenschaftliche Erziehung in Bezug auf die wissenschaftliche Lehranstalt. Eine Eröffnungsrede der mit den Zöglingen dieses Instituts öffentlich vorgenommenen Prüfungen. Von F. Trechsel, Candidat des Pred.-Amts. Bern 1801.

Ueber Verstandesbildung durch Geometrie. Von F. Trechsel. Bern 1802.

Ueber die Abhängigkeit der Geisteskultur von der sittlichen Bildung. Von F. Trechsel, D. G. W. Bern 1803.

seinen damaligen Zöglingen Zeitlebens innig verehrt und mit Zeichen dankbarer Anhänglichkeit überhäuft wurde. In dieselbe Zeit (30. October 1803) fällt auch seine Verbindung mit einer Gattin, die in jeder Hinsicht trefflich zu ihm passte und ihm über 46 Jahre lang eine treue Gefährtin war. Seine Ehe, obwohl keineswegs unter glänzenden Verhältnissen und Aussichten geschlossen und oft unter schweren Sorgen und Prüfungen fortgeführt, kann gleichwohl eine sehr glückliche und gesegnete genannt werden; von sechs Kindern, welche ihm darin geboren wurden, überlebte ihn jedoch nur ein einziger Sohn.

Nachdem unterdessen das helvetsiche Einheitssystem in der Schweiz gestürzt und die von Napoleon diktirte Mediationsverfassung auf föderativer Grundlage in's Leben getreten war, ging eine der ersten Sorgen der neuen bernischen Kantonsbehörde dahin, eine höhere wissenschaftliche Anstalt gemäss den Ansprüchen der Zeit und des Landes herzustellen, welche den 2. November 1805 unter dem Namen der Bernischen Akademie eröffnet wurde. Trechsel erhielt an derselben sogleich die Professur der Mathematik und im Jahr 1812 auch noch diejenige der Physik; daneben las er Anfangs für seinen kranken Collegen J. R. Wyss den Jüngern über Philosophie und lehrte die mathematischen Fächer an der ebenfalls neubegründeten Militärschule. Zweimal — 1808—09 und 1832—33 — bekleidete er das Prorektorat, bei welchen Anlässen er der Uebung gemäss mehrere Vorträge hielt, die durch den Druck veröffentlicht wurden. *) Ausser-

---

*) Ueber die Gründlichkeit im Studiren. Eine bei dem Antritte des Prorektorats an der Akademie zu Bern gehaltene Rede von F. Trechsel, D. G. W., Prof. der Mathematik. 1808.

Ueber das Ehrgefühl und die Bildung desselben. Eine Rede gehalten am Schulfeste zu Bern den 6. Mai 1809, von F. Trechsel, Prof. z. Z. Prorektor der Akademie. Bern 1809. (Lit. Archiv der Akad. zu Bern Bd. 3. Heft 1. S. 10 ff.)

dem wurde er seiner pädagogischen Erfahrung wegen öfters über Fragen dieses Fachs zu Rathe gezogen und mit amtlichen Sendungen beehrt. So erhielt er 1809 in Folge Beschlusses der eidgenössischen Tagsatzung von dem Präsidenten derselben, d'Affry, den Auftrag, mit dem Rathsherrn Abel Merian von Basel und Pater Girard von Freiburg die Pestalozzische Erziehungsanstalt in Yverdon zu prüfen und darüber einen umfassenden Bericht zu erstatten; *) später wurde er von der bernischen Behörde nach Freiburg gesandt, um dort die unter Girard eingeführte Bell-Lancaster'sche Methode in ihrer Anwendung und nach ihren Ergebnissen näher kennen zu lernen. Eine Reihe mathematich-physikalischer Arbeiten begann für ihn dagegen mit dem Jahr 1811, in welchem ihn die Regierung mit der trigonometrischen Aufnahme des Kantons Bern beauftragte. Er vollzog dieselbe bis 1818 theils in eigener Person unter vielen Mühen und Beschwerden, theils durch die unter seiner Leitung stehenden Ingenieurs Lüthard und Frey. **) Damit traf gleichzeitig

---

Ueber die Verbindung der Naturwissenschaft mit der Mathematik. Rede gehalten bei dem Antritte des Prorektorats an der Akademie zu Bern den 22. Okt. 1832, von F. Trechsel, Prof. d. Mathem. und Physik. Bern 1832.

*) Bericht über die Pestalozzische Erziehungs-Anstalt zu Yverdon an Se. Exz. den Herrn Landammann und die H. Tagsatzung der Schweiz. Eidgenossenschaft. Gedruckt auf Befehl der Tagsatzung. Bern 1810.

**) Nachricht von der im Jahr 1811 angefangenen trigonometrischen Aufnahme des Kantons Bern, von Prof. Trechsel. (Lit. Archiv der Akad. zu Bern, Bd. 3. H. 3. S. 424 ff.) Vergl. „Sur la comparaison de deux Théodolits etc. Extrait d'une lettre de Mr. Trechsel, Prof. de Mathém. à Berne, au Prof. Pictet.“ (Bibliothèque Britanique Vol. 59.) und „Notice sur la triangulation exécutée dans le Canton de Berne, extraite de la correspondance de Mr. le Prof. Trechsel, Directeur en chef de ce travail, avec le Prof. Pictet; accompagnée du tracé des principaux triangles et d'un tableau de la position géographique et des hau-

und passend die astronomische Ortsbestimmung von Bern zusammen, welche er 1812 in Verbindung mit den französischen Ingenieurs-Geographes Oberst Henry und Cap. Delcros vornahm. Diese mit grosser Sorgfalt und trefflichen Instrumenten ausgeführte Operation *) hatte die Gründung eines Observatoriums zur Folge, welchem Trechsel von da an vorstand, und welches in Berüchsichtigung seiner genau bestimmten Lage zum Centralpunkt der kantonalen und schweizerischen Vermessungen erhoben wurde. **) In den Jahren 1816—1817 wurde er zur Leitung des Nivellements der Jura-Gewässer berufen, deren hydro-technische Korrektion damals als dringend nothwendig zur Sprache kam; damit musste zugleich eine genaue Aufnahme des betreffenden Flussgebiets verbunden werden. Diese Arbeit war für ihn um so schwieriger, weil er seine Gehülfen und Mitarbeiter erst noch selbst heranbilden musste; auch fiel sie nothwendiger Weise gerade in den Herbst und Winter, und der Aufenthalt in den nassen Sumpfgegenden bei Sturm, Kälte, Regen und Schneegestöber war es ohne Zweifel, was seiner sonst felsenfesten Gesundheit den ersten empfindlichen Stoss gab. ***) Nach der be-

---

teurs des stations principales." (Biblioth. universelle de Genève, sciences et arts, Vol. 10. p. 77 ss.)

*) Die daherigen Beobachtungen, von Trechsel noch kurz vor seinem Tode bearbeitet, sind so eben im 11. Bande der N. Denkschriften der Schweiz. Gesellschaft für die Naturwissenschaften erschienen.

**) Nachricht von der in den Jahren 1821 und 1822 in Bern errichteten Sternwarte. Aus einer am 22. Juli 1822 in der allg. Versammlung schweiz. Naturforscher vorgelesenen und bereits in der Bibl. univers. Sept. 1822 abgedruckten Abhandlung von Prof. Trechsel. (Lit. Arch. Bd. 5. Heft 1. S. 94 ff.)

***) Notice sur un grand nivellement exécuté dans une partie du bassin de la Suisse occidentale sous la direction de Mr. Trechsel, Prof. de Phys. et de Mathém. à Berne; et sur les données préparatoires à un projet d'abaissement du niveau du lacs de Morat, de Neuchâtel et de Bienne au moyen d'une rectification de l'Aar et de quelques rivières adjacentes. (Bibl. univers. sciences et arts. Nouv. sér. Vol. 6. p. 180 ss.)

kannten Katastrophe im Val-de-Bagne erhielt er von der Regierung des Kantons Wallis die Einladung, mit den Herren Escher von der Linth, von Charpentier und Venetz die physikalischen Verhältnisse jenes Thales zu untersuchen und Mittel zur Abwendung und Verhütung fernern Unglücks durch Wasserfluthen vorzuschlagen. *) Auch an der Aufstellung und wirklichen Einführung des neuen schweizerischen Maass- und Gewichtssystems nahm er theils im Namen seiner Regierung, theils in vorörtlichem Auftrage sehr wesentlichen und thätigen Antheil, nachdem er sich schon früher zu Arbeiten dieser Art durch Untersuchungen über die alten bernischen Maasse und Gewichte vorzugsweise befähigt hatte. **)

Obgleich nicht Bürger der Stadt Bern, war doch Trechsel längst daselbst heimisch geworden und hatte sich in mannigfaltigen Verhältnissen sowohl bei der Stadt- als bei den Regierungsbehörden grosses Zutrauen erworben. Schon frühe gelangte er in die Direktion des städtischen Waisenhauses, in welchem er längere Zeit als Lehrer gewirkt hatte und welchem er bis kurz vor seinem Ende eine ganz besondere Liebe und Theilnahme zuwandte, so dass er einmal die Leitung und Verwaltung des Knabenhauses während mehrerer Monate selbst übernahm. Ebenso wurde er auch Mitglied der Stadt-Bibliothek-Kommission und zuletzt seit 1830 Ober-Bibliothekar. Ein noch erfreulicheres und werthvolleres Zei-

---

Notice sur les travaux préparatoires à un projet de redressement du cours de l'Aar et en particulier sur la mesure de la vitesse de cette rivière dans un grand nombre de ses sections, extrait de la correspondanee du Prof. Trechsel de Berne avec le Prof. Pictet etc. Avec fig. (Ebend. p. 258 ss.)

*) Bericht über die Sicherheitsmaasnahmen gegen den untern Getroz-Gletscher, von Escher, Trechsel und Charpentier. Zürich 1821. 8.

**) Beschreibung und Vergleichung bernischer Maasse und Gewichte. Gedruckt auf Befehl der Regierung. Bern 1821. Auch die amtlichen Tabellen zur Vergleichung der neuen schweizerischen Maasse und Gewichte mit den bisherigen bernischen — sind von Trechsel berechnet und bearbeitet.

chen allgemeiner Achtung und Anerkennung seiner dem Vaterlande geleisteten Dienste erhielt er im Jahr 1822 durch die Aufnahme in's bernische Stadtbürgerrecht, die ihm ungesucht und unentgeldlich, auf die zarteste und schmeichelhafteste Weise zu Theil wurde. Bald darauf trat er durch Wahl in den Vorstand seiner Zunft und bekleidete dies Ehrenamt zuletzt als Vizepräsident, bis fast an's Ende seines Lebens. Kurz vor der Staatsveränderung von 1831 endlich wurde er zum Mitgliede des Kirchen- und Schulrathes des Kantons ernannt; die Zeit war jedoch zu kurz, als dass er in dieser Stellung viel zu wirken vermocht hätte.

Das letztgenannte Jahr bildet wiederum einen Abschnitt in seinem Leben. Seiner neuen Vaterstadt von ganzer Seele zugethan, mit den ersten Magistraten des restaurirten Berns, die zum Theil noch seine Schüler gewesen waren, eng befreundet, oder durch Dankbarkeit und Hochachtung verbunden, durch die Erfahrung belehrt, konnte er von einer abermaligen Revolution kein Heil hoffen. Nicht die Formen, wohl aber die Männer, die an der Spitze standen, deren erprobte Redlichkeit ihm eine bessere Garantie darbot als jede papierene Charte, diese waren ihm werth und theuer. Er stand auf Seite der alten Ordnung der Dinge in Glück und im Unglück, trug das letztere redlich mit und suchte als Mitglied der obersten Stadtbehörden wenigstens die schwersten Schläge von der hart angefochtenen Bürgerschaft abzuwenden. Victrix causa Diis placuit, victa Catoni! — so hiess damals sein Wahlspruch. Er sollte es büssen. Als im Jahre 1834 die Akademie zu einer Universität erhoben und reorganisirt wurde, bemühte man sich von einer Seite, um die er es am allerwenigsten verdient hatte, und zwar rein aus politischer Unduldsamkeit, seine Wiederanstellung zu verhindern, und bloss dem Edelsinne des nachherigen Schultheissen Neuhaus hatte er es zu danken, dass er seine Professur, freilich mit dem Minimum des Gehaltes für beinahe dreissigjährige Dienste, beibehielt. Obschon die Regierung nachher durch Beweise von Zutrauen das begangene Unrecht zu vergüten suchte, obschon seine

Collegen auf alle Weise, namentlich durch Verleihung der philosophischen Doctorwürde, ihm ihre Achtung und ihr Wohlwollen an den Tag legten, so trug doch die erlittene Kränkung dazu bei, seine Gesundheit und Lebensfreudigkeit zu erschüttern; Hypochondrie, Schlaflosigkeit, Nervenspannung und Abspannung nahmen zu, wurden zwar durch Badekuren temporär gemildert, aber nie gehoben; seine Vorlesungen setzte er noch eine Reihe von Jahren fort, aber mit immer wachsender Beschwerde; bis zuletzt sein Arzt ihm das Aufgeben derselben zur Pflicht und Bedingung machte. Er entschloss sich dazu im Herbste 1846, und die Regierung, welcher er seine Resignation einreichte und seine Ansprüche auf Pensionirung zu würdigen anheimstellte, entliess ihn im Frühling 1847 ehrenvoll und unter Zusicherung eines sehr anständigen Ruhegehalts.

Wirklich schien sich Trechsel von da an zu erholen; seine alten Uebel liessen merklich nach, sein Gemüth wurde heiter und zufrieden, Alles schien ihm noch einen langen und heitern Lebensabend zu versprechen. Seine Musse widmete er grösstentheils der Stadtbibliothek und der Vollendung einiger kleinerer Arbeiten, theils astronomischen, theils bibliographischen Inhalts; daneben beschäftigten ihn fortwährend die Bewegungen sowohl auf dem wissenschaftlichen und politischen, als auch besonders auf dem kirchlich-religiösen Gebiete. Indessen hatte er bald neue Angriffe auf seine Gesundheit auszuhalten. Der Tod eines Sohnes ergriff ihn auf's Tiefste; dazu kamen wiederholte Lungenentzündungen, welche seine sonst sehr starke Brust schwächten, endlich meldete sich ein Herzübel, welches freilich vorübergehend geheilt wurde. Obschon noch im Vollbesitz aller seiner Sinne, so dass er z. B. die feinste Schrift ohne Brille las, kündigte doch sein allgemeiner Zustand und seine Haltung eine merkliche Abnahme seiner Lebenskräfte an. Im Herbst 1849 befand er sich scheinbar besser als lange zuvor; eine Erkältung aber, die er sich bei einem Besuche auf dem Lande zuzog, führte eine katharrhalische Affektion herbei, welche seine erschöpfte

Natur nicht mehr zu überwinden vermochte. Nach kurzer Krankheit entschlief er den 26. November 1849 früh um 7 Uhr im 74sten Lebensjahre. Er hatte sich, nach seinem eigenen Ausdrucke, nie vor dem Tode, sondern nur vor dem Sterben, d. h. vor den damit verbundenen Kämpfen und Aengsten gefürchtet; diese fühlte er nicht, er starb sanft und fast unbemerkt. Kurze Zeit vor und nach ihm schieden auch mehrere seiner ältesten und theuersten Freunde, so unter anderm sein Schul- und Jugendfreund Dr. Samuel Schnell, der Volksdichter G. J. Kuhn, der treffliche Pater Gregor Girard und Joh. von Muralt in St. Petersburg.

Trechsels äussere Erscheinung war der Spiegel seines innern Wesens. Seine hohe Gestalt und kräftige Haltung verrieth Charakterfestigkeit und Willensstärke, sein mildes, blaues Auge Geist und Herzensgüte, seine freie Stirn und sein freundlicher Mund zeugte von Offenheit und Biedersinn. Jeder erkannte in ihm den Mann im vollen Sinne des Wortes, den Mann von altem Schrot und Korn, den Typus ächter, alt bernischer Männlichkeit und Tüchtigkeit. Was er wurde, das verdankte er nächst Gott einzig seiner eigenen Anstrengung und Ausdauer; was er ergriff, das ergriff und betrieb er mit ganzer Seele; die Treue in jeder Beziehung galt ihm für das Höchste im Leben und er hat sich geübt wie Wenige an Glauben, Vaterland, Beruf, Ueberzeugung, gegen Freunde, Schüler, Kinder und Kindeskinder. Obschon reizbar und zur Heftigkeit geneigt, bewies er sich doch in hohem Grade edelmüthig und versöhnlich; Menschen, die ihn auf's Tiefste gekränkt, leistete er gleichwohl bei Gelegenheit vielfältige Dienste, und seine Güte und Zuvorkommenheit wurde von Bekannten und Unbekannten, Fremden und Einheimischen oft und nicht umsonst in Anspruch genommen. Als Lehrer zeichnete sich Trechsel aus durch seltene Lebendigkeit, Klarheit und Fasslichkeit des Vortrags, durch unermüdliche Geduld, auch die Schwächerbegabten in die Tiefen der Wissenschaft einzuführen, durch ein eigenes Geschick im Experimentiren und Demonstriren, sowie besonders in Vorträgen vor einem

weitern und gebildeten Publikum — durch Schönheit der Form und oratorischen Schwung der Sprache. Als Gelehrter war er vorwiegend praktisch, mehr Mann der That als der Feder; Schriften von grösserm Umfange hat er keine hinterlassen; aber nichts destoweniger wurde er auch in dieser Hinsicht vom In- und Auslande gebührend anerkannt; mit Mathematikern und Physikern des ersten Ranges, wie z. B. Arago, Ampere, Quetelet, W. Herschel, Littrow, von Zach u. A. stand er in Bekanntschaft und Verbindung; die königl. astronomische Gesellschaft zu London und die Akademie der Wissenschaften zu Palermo ernannten ihn zu ihrem auswärtigen Mitgliede. Der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft gehörte er an fast von ihrem Ursprunge hinweg, und hat sich in ihr besonders während der Periode, als die ihm nahe befreundeten Männer Pictet, Horner u. s. w. an der Spitze standen, mannigfach — namentlich durch Leitung und Berechnung der correspondirenden Barometerbeobachtungen in den Jahren 1826 — 1836 bethätigt. *) Auch die bernische Kantonalgesellschaft hatte an ihm früher einen eifrigen Theilnehmer, der ihre Sitzungen und Verhandlungen durch manche zum Theil gedruckte Beiträge belebte. **) Wir können das

---

*) Mittel und Hauptresultate aus den meteorologischen Beobachtungen in Bern von 1826—1836, von F. Trechsel. N. Denkschriften der Schweiz. Gesellschaft für die Naturwissenschaften, Bd. 2. S. 27 ff.

**) Bemerkungen über Blitzableiter und über Blitzschläge, veranlasst durch einige Ereignisse im Sommer 1819, von F. Trechsel, Prof. zu Bern. Vorgelesen am 19. Juni 1819. (Naturwiss. Anzeiger der allg. schweiz. Gesellschaft für die gesammten Naturwissenschaften 1819. Nr. 2. S. 1. ff. Gilbert Annalen d. Physik, Bd. 64. S. 227. ff. Bibl. univ. sciences et arts, nouv. série T. 11. Nr. 4. p. 300. T. 12. Nr. 2. p. 104. ss. T. 15. Nr. 1. p. 19 ss.)

Bemerkungen über Lapostolle's Blitz- und Hagelableiter aus Strohseilen. Vorgelesen am 10. März 1821. (Naturw. Anz. 1821. Nr. 1. Lit. Archiv der Akad. zu Bern. Bd. 4. H. 4. S. 351 ff.)

Bild des gewiss Vielen nah und fern unvergesslichen Mannes wohl nicht treffender schliessen, als mit dem an seinem Grabe mit vollem Rechte auf ihn angewendeten Bibelworte: „Sein Leben ist köstlich gewesen, denn es ist lauter Mühe und Arbeit gewesen.“ F. T.

Ein Vortrag „über farbige Schatten“ mit Bezug auf H. Zschokke's Schrift — wurde nach seinen Versuchen und Andeutungen von seinem Sohne weiter ausgeführt. (Bibl. univ. sciences et arts. Vol. 31. p. 3. ss. Uebersetzt im Edinburgh new philosophical Journal by Jameson. Vol. 16. p. 32. f.)

ABRAHAM ZIMMERMANN.

Nekrolog.

Noch steht in lebendigen Zügen vor den Augen der Aargauischen Mitglieder der naturforschenden Gesellschaft das Bild eines Mannes, zu welchem auch die entfernter wohnenden schweizerischen Freunde der Naturwissenschaften gewiss nur mit der wärmsten Theilnahme hingeführt werden.

Herr Abraham Zimmermann, Handelsgärtner in Aarau, ein Mitglied, welchem das Gedeihen der schweizerischen naturforschenden Gesellschaft immer am Herzen gelegen, ist vor einigen Wochen uns durch den Tod entrissen worden.

Derselbe ward geboren den 8. Januar 1787 zu Oberflachs im Bezirk Brugg, und brachte, der einfachen Dorfschule entwachsen, in welcher er, wie eine von ihm aufbewahrte, zur Zeit der Gründung des Kantons Aargau geprägte, von den Schulbehörden ihm geschenkte Gedenkmünze mit der Inschrift „dem Fleiss zum Lohne" beweist, sich durch Fähigkeit, sittliche Gediegenheit und Strebsamkeit früh ausgezeichnet haben musste, beinahe sein ganzes Leben, dem Berufe der Gärtnerei gewidmet, in Aarau oder dessen nächster Umgebung auf dem Kirchberg hin. Gewiss wird es in der Schweiz keinen Gartenfreund geben, welchem nicht das schöne, ausgedehnte Etablissement bekannt wäre, das von dem Schwiegervater des Dahingeschiedenen, Pfarrer Nüsperli, gegründet, später von ihm selbst übernommen wurde, und welchem er mit bewundrungswerther Ausdauer, mit bekannter Redlichkeit und mit einer ungewöhnlichen Geschäftskenntniss bis zum Schlusse seines Lebens vorstand. Er hatte sich aber, wie allen Jenen bekannt ist, mit welchen er durch seinen Beruf in Verkehr gekommen war, nicht blos den Takt und die Umsicht des tüchtigen Geschäftsmannes erworben, sondern sich nach Tiefe

und Ausdehnung viel weiter greifende Kenntnisse zu eigen gemacht. In einzelnen Parthien der angewandten Botanik, wie der Pomologie, der Kenntniss der Ziergewächse, des Weinbaus, des Ackerbaus, hatte er durch angestrengtesten Fleiss, durch unermüdliches, bis in sein spätestes Leben nicht unterbrochenes Studium sich auf einen sehr hohen Standpunkt theoretischer und praktischer Einsicht gebracht. Mit allen Theilen der Botanik bekannt, konnte man an ihm leicht erfahren, dass ihm auch andere Zweige der Naturwissenschaft nicht fremd geblieben waren. Und Alles, was er konnte und wusste, die ganze Grundlage seines geistigen und körperlichen Lebensglücks hatte er sich selbst geschaffen; denn seine anfänglichen äussern Hülfsmittel waren so gering, dass sie kaum nennenswerth sind, und seine Jugend war auf manche harte Probe des Entbehrens gestellt.

Er hatte vermöge seiner bescheidenen Umgänglichkeit auch unter den gelehrten Naturkundigen sich nicht blos Achtung vor seinem Wissen, sondern auch wahre Freundschaft erworben, und wer mit ihm näher bekannt war, darf sich gestehen, manchmal von den reichen Erfahrungen des Mannes, die eine so ruhige freudige Naturbeobachtung verriethen, überrascht gewesen zu sein.

Und seinem Streben hatte für ihn selbst wie für seine Umgebung der rechte, würdige Erfolg nicht gefehlt. Der stille hingebende Umgang mit der Natur, welchem die Frucht wahrer Herzensveredlung nie entgeht, hat auch ihm das Auge offen erhalten, für die schönern Lebensreize wie für die Gebrechen der Gesellschaft und deren Linderung.

Er war, dies ist das unbestrittene Zeugniss Aller, die ihn kannten, ein oft gesuchter und nie ermüdeter Rathgeber in den mannichfachsten Fragen des Lebens, ein Mann, dem das öffentliche Vertrauen auf keiner Seite fehlte.

Er trat in die Aargau'sche naturforschende Gesellschaft im Jahre 1817, und ward im gleichen Jahre in die allgemeine schweizerische naturforschende Gesellschaft aufgenommen.

An seinen Namen knüpft sich in den Verhandlungen der Kantonalgesellschaft manche werthvolle Mittheilung, die alle,

mochten sie auch das Kleinste betreffen, den selbständigen genauen Beobachter beweisen.

Vielmehr eingreifend und wahrhaft segensreich musste sein Wirken für die, der Anwendung weit näher liegende, Aufgabe der Aargau'schen landwirthschaftlichen Gesellschaft werden. In dieser war er seit ihrem Bestehen eines der thätigsten und einsichtvollsten Vorstandsmitglieder, dem die Gesellschaft einen wesentlichen Theil ihrer Blüthe verdankt.

Beide Gesellschaften bewahren ihm liebevolle und dankbare Erinnerung.

Er starb an den Folgen eines Nervenschlagflusses den 5. Juli 1850.

Seiner Asche sei Friede!

VINCENTIUS D'ALBERTI.

Nekrologische Notiz.

Vincent Anton Emanuel d'Alberti wurde geboren den 20. Hornung 1773. Seine Eltern, zwar arm, aber rechtschaffen und brav, stammten aus Olivono, einem Dorfe am Loco Magno, das damals eine Landvogtei der drei Urkantone Uri, Schwyz und Unterwalden war. D'Alberti brachte jedoch seine Jugendjahre in Mailand zu und genoss auch hier seine Vorstudien. Nach deren Vollendung widmete er sich dem geistlichen Stande, zu dem er schon früh Neigung zeigte und der sich auch am besten mit seinem schwachen und kränklichen Körperbau vertrug und ihm mehr Gelegenheit darbot, seinen Eifer zu den Wissenschaften zu befriedigen; übrigens hatte er sich schon früh entschlossen, nie eine ecclesiastische Würde zu bekleiden, sondern stets, nach damaliger Ausdrucksweise, einfacher Abbé zu bleiben.

Er beschäftigte sich mit allen Schriftstellern, die im 18ten Jahrhundert zu Wichtigkeit gelangten, wurde aber bald in seinen Studien unterbrochen durch ein langwieriges Fieber, das ihn in Folge seiner allzugrossen Anstrengungen überfiel und dem Rande des Grabes nahe brachte. Doch auf dem Wege der Besserung und in der Hoffnung seine so arg mitgenommenen Kräfte wieder zu erholen, entschloss er sich zu seinem ersten Besuch in's Land seiner Voreltern. Er hatte sich nicht getäuscht, denn wirklich hatte er bald die Freude, wieder wohl gestärkt nach Mailand zurückkehren zu können.

Das Jahr darauf ging er neuerdings nach Olivono, wo ihn der Zufall zum ersten Mal in eine Landsgemeinde führte. Dieser Akt machte einen solchen Eindruck auf seinen lebhaften Geist, dass er sich entschloss hier zu bleiben, um fortan seinem Vaterlande allein seine Dienste zu widmen.

Ganz frei, von jeder Störung entfernt, widmete er sich hier den Studien. Die Philosophie und Rechtswissenschaften bildeten die stete Nahrung seines Denkens, der unerschöpfliche Grund seiner Betrachtungen, vermittelst deren es ihm gelang, die Quelle jener Kenntnisse zu ergründen, welche, vervollkommnet und weislich angewendet, in der Folge seinem Namen so grossen Ruhm, seinem Vaterlande so vielen Vortheil bringen sollten.

Auch das Feld der Dichtkunst blieb von ihm nicht unberührt. Durch Joseph Parini in der Schule der klassischen Schriftsteller, besonders des Petrarca's auferzogen, bewegt sich sein Wirken in dieser Richtung besonders in Sonetten, die er im Druck seinen Freunden und der Nachwelt übermachte, in denen überall die Reinheit seiner Denkungsart, seine Liebe zum Vaterland und die Einfachheit seiner Sprache durchblickt.

Diese zurückgezogene Lebensart, die pünktliche Erfüllung aller seiner Pflichten als Geistlicher und die Weisheit seiner Räthe, die er gerne einem Jeden ertheilte, verschafften ihm eine besondere Achtung und Zuneigung seiner Mitbürger. — Als im Jahr 1797 beim Einrücken der französischen Truppen in die Lombardei seine Freunde ihn baten, dass er sich doch nach Mailand begeben möchte, schlug er es aus, indem er es vorzog, im Lande seiner Voreltern die schöne Freiheit zu geniessen, als den Prahlereien jener Fremden Gehör zu geben, die er als Patrioten der Klasse, die eher nach Ehrenstellen und Gewinn trachten als nach Freiheit, ansah.

Anfangs 1798 begann die Revolution auch in unserm Lande; selbst unter diesen Verhältnissen wollte D'Alberti die vaterländischen Gebirge nicht verlassen, denn das Wohl des Landes seiner Ahnen lag ihm zu sehr am Herzen, als dass er die Wirkungen der Revolution auf unser Thal nicht hätte erwarten wollen. — Zu dieser Zeit sandten die drei Kantone ihre Abgeordneten zu uns, um uns den Eid der Treue schwören zu lassen; Magistrate wurden gewählt, die uns während mehrerer Monaten auf die tollste Weise regierten, bis wir als selbstständiges Glied in die schweizerische Eidgenossenschaft

aufgenommen wurden. Dies brachte manche Veränderung in unser Thal; so musste auch Olivono nun aus der Zahl seiner Mitbürger einen Wähler zur Ernennung seiner Abgeordneten stellen: die Wahl traf D'Alberti, allein die damalige Stellung der Geistlichkeit, kein politisches Amt bekleiden zu dürfen, liess ihn die Stelle nicht annehmen.

Ein fernerer Beweis der hohen Achtung, die man vor ihm hegte, ist, dass der National-Präfekt Rusconi, der die Beamten des Distrikts zu ernennen hatte, sich an ihn wandte, um aus seinem Munde die solcher Aemter würdigen Männer der Gemeinde zu erfragen und in der Folge jede Wahl laut dessen Vorschlag vollzog.

Die Winter von 1798 und 99 brachte er in Mailand zu, wo sein Wort und seine Meinung von Vielen, deren Einfluss zu jener politischen Zeit bedeutend galt, angehört und genehmigt wurde. Er kehrte dann wieder nach Olivono zurück und blieb da, so lange die Oestreicher und Russen die Lombardei besetzt hielten. Während dieser Zeit hatte auch er, wie so mancher rechtschaffene Bürger, der die guten Rechte vertheidigt und offen gegen das Unrecht kämpft, das abwechselnde Loos, bald gelobt, bald getadelt zu werden. Nicht nur während dieser Zeit wahrer Anarchie, sondern auch nach Einführung der konstitutionellen Regierung hatte er mit der Rache gewisser Patrioten zu kämpfen, deren republikanischer Geist einzig darin bestand, in ihrer unbeschränkten Gewinnsucht nur nach dem Gut Anderer zu trachten.

Der Anfang des 19ten Jahrhunderts war auch für ihn der Anfang seines öffentlichen Auftretens, seiner politischen Laufbahn, der Anfang der Gefahren und Ehren, — aus dem bescheidenen Prediger wird ein Staatsmann.

Im Jahr 1801—02 ist er Mitglied der Central-Tagsatzung. Das Jahr 1803 rückt heran. Napoleon giebt unserm Lande eine andere, eine günstigere politische Stellung; um sie uns aber für immer zu erhalten und die Vortheile der Mediation allgemein fühlbar zu machen, waren entschlossene, verständige Männer am Staatsruder nothwendig, die von wirklicher Liebe zur Freiheit durchdrungen, den einzigen Wunsch

hegten, dem öffentlichen Wohl nützlich zu werden. — Auch unser D'Alberti war unter dieser Zahl von Männern. Von den Olivonern schon als Abgeordneter in den Grossen Rath gewählt, wurde er nun noch Mitglied des Kleinen Rathes, dem eine höhere Macht den Mann zu erkennen gab, der in solch schwierigen Verhältnissen der gänzlichen Reorganisation des Landes, der Gesetze, im Stande war, den Vorsitz mit Erfolg zu führen. Er bekleidete diese Stelle bis 1814, war während dessen sechs Mal Präsident des Grossen Raths (1805, 8, 9, 1812, 13, 14) und 1807 Präsident des Tribunals, einer neuen Gerichtsbarkeit, die eingeführt wurde, um die Gemeinden von den schweren Schulden zu befreien, in die sie in Folge von öftern Streitigkeiten und sehr kostspieligen und langwierigen Prozeduren verfielen.

Die Truppen Napoleons überfielen am 31. Oktober 1810 den Kanton und hielten ihn bis zum Dezember 1813 besetzt. Inzwischen hatte sich die Meinung verbreitet, dass der Kanton dem Königreiche Italien einverleibt werden würde, und dass man, um diese Vereinigung zu befördern, sich Stimmen dafür erkaufe. Es wurde ruchtbar, dass sogar Personen von hohem Stande sich solcher Niederträchtigkeiten schuldig machten. D'Alberti wollte diese niemals einer solch schimpflichen Verrätherei fähig glauben, und kämpfte deswegen öffentlich gegen jene Intriguen, da er nie an die Möglichkeit einer Vereinigung, die nach seiner Ansicht ja die Ehrenhaftigkeit des Mediators selbst antasten würde, denken konnte.

Im Februar 1812 wurde er zur Vereinigung nach Solothurn gerufen, um Erläuterungen über die Lage und den Stand des Kantons zu geben. Im October 1813 vom Kleinen Rath zur Abfassung eines neuen Salzvertrags mit dem Minister Prina abgesandt. 1813—14 war er Abgeordneter an der Tagsatzung. — Dankbarkeit von Seite der Obern, Achtung der Minister fremder Mächte, ein immer mehr aufblühendes Vaterland bewiesen hinlänglich, wie er bei diesen wichtigen Missionen gewirkt und gearbeitet hatte.

In Folge von Unruhen musste im September 1814 der Kleine Rath und mit ihm unser D'Alberti, sich eiligst in den

benachbarten Kanton Graubünden flüchten; die Insurgenten sandten den Flüchtigen aber bald zwei Abgeordnete nach, um die Sache auszugleichen, und D'Alberti erhielt den ehrenvollen Auftrag, den Friedensakt, der den Rathsmitgliedern den Weg nach Bellenz wieder offen stellte, aufzustellen. Oberst Sonnenberg von Luzern renovirte dann den Kleinen Rath, der sogleich eine Versammlung zusammenberief, um eine neue Verfassung vorzuschlagen, und zu seinem Stellvertreter dabei D'Alberti erwählte.

Im Jahr 1815 zu einem Wahlmann erhoben, begab er sich zum Wahlcollegium nach Blenio, das ihn zuerst als seinen Präsidenten, und dann zum Candidaten ernannte; im gleichen Jahr war er unter denen, die mit der Uebergabe des Staatsruders an die neue Regierung beauftragt waren.

Gegen das Ende der ersten konstitutionellen Periode war unser Kanton in Gefahr seiner Freiheit beraubt zu werden. Jedermann kennt die zu deren Aufrechthaltung so erfolgreichen Schritte des Generals F. C. La Harpe bei seinem Zöglinge, dem russischen Kaiser. Nicht so bekannt ist vielleicht aber das freundschaftliche Verhältniss zwischen La Harpe und D'Alberti, noch das anhaltende Dringen dieses letztern in seinen so einflussreichen Freund, kein Mittel unversucht zu lassen, unser Vaterland von dem Sturze, der dasselbe bedrohte, zu retten.

Vom Februar 1815 an zog er sich von allen öffentlichen Geschäften zurück und lebte nur seinen Privatstudien, bis ihm im Juni 1817 die Stelle des Staatsschreibers zu Theil wurde. Dass er auch in diesem neuen Amt den Erwartungen des Vaterlandes entsprochen, zeugt die Ehren-Medaille, die ihm der Staatsrath, Namens des Grossen Raths im Dez. 1819, als Erkenntlichkeit seiner dem Vaterland geweihten Dienste, schenkte; und diese Erkenntlichkeit, dieses schöne Vertrauen folgte ihm, so lange er jene Stelle bekleidete, bis 1830. In diesem Jahr wurde das allgemeine Gefühl einer Verfassungsrevision herrschend, und wirklich beauftragte dann der Staatsrath D'Alberti, einen Prospect zu entwerfen. Mit allem Eifer machte er sich an's Werk und brachte es nach kurzen Tagen

zu Ende. Nach erfolgter Vorlesung im Grossen Rathe wurde seine Arbeit einer Kommission, der er selbst vorstand, zur Prüfung angewiesen. Die Verfassung fand Anklang und D'Alberti wurde damit an die Tagsatzung gesandt, um sie daselbst vorzubringen und genehmigen zu lassen. — Ihm gehört also auch hierin die Ehre, den Bürgern ihren Wunsch erfüllt, ihr Glück begründet und dem Vaterlande grosse Vortheile gebracht zu haben.

Im September 1830 wurde er von seinem Distrikte zum Deputirten an den Grossen Rath, im October darauf zum Mitglied und bald hernach zum Präsidenten desselben ernannt. Bis zum Mai 1837 war er Staatsrath, entschloss sich dann aber, von nun an alle und jede Stellen abzuschlagen und sich vom öffentlichen Leben zurückzuziehen. Doch dieser Entschluss sollte von kurzer Dauer sein; das Vaterland forderte fernere Dienste von ihm. 1839 wurde ihm neuerdings die Stelle des Staatsschreibers übertragen, und er nahm sie an, obschon er wusste, dass seine schon gesunkenen physischen Kräfte den Mühen und Arbeiten dieses Amtes nicht mehr lange gewachsen sein konnten. — Seine letzte Ernennung war im August 1842 als Abgeordneter seines Distrikts in den Grossen Rath.

Man darf nicht übergehen, dass der unermüdliche Patriot neben den grossen und wichtigen Beschäftigungen noch seinen eigenen nicht geringen Privatstudien oblag. So hat er z. B. sehr viel beigetragen zu dem wirklich patriotischen Werke der „Società cantonale Ticinese d'utilità publica", ja er war 1829 sogar der erste Präsident der Gesellschaft. Ihm ist es ferners zu verdanken, wenn der Kanton Tessin sich rühmen kann, im Juli 1833 die gelehrten Mitglieder der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft empfangen und bewirthet zu haben; ihm, den diese Gesellschaft ein Jahr vorher, bei ihrer Versammlung in Genf, zum Präsidenten bei der Zusammenkunft im Tessin, einstimmig ernannt hatte. Er war ebenfalls Verfasser der Sammlung des öffentlichen Blattes mit dem Auszug der von 1803 bis 1830 veröffentlichten Gesetzesakten. — All' sein Trachten

und Wirken, alle seine Wohlthaten auf politischer Laufbahn finden sich übrigens im Archive der Regierung aufbewahrt. Wir wollen hoffen, dass man sie noch wohl versorgt dort finden werde, wenn einst die Zeit kömmt, wo unparteiische Männer jenen Recht verleihen werden, denen es gebührt.

Nachdem D'Alberti während 40 Jahren zwischen Neid, Leidenschaften, ja Verläumdungen und Gefahren, wie es eine im Entstehen begriffene Republik mit sich bringt, seine Dienste nach besten Kräften dem Vaterlande geweiht hatte, kehrte er in sein Privatleben zurück, und zwar mit dem tröstenden Gefühl, seine Aufgabe redlich erfüllt zu haben. Er betrat es, wie er es verlassen, nämlich arm; und das ist der deutlichste Beweis seiner, von Eigennützigkeit freien, reinen Absichten, der beneidenswertheste Ruhm eines Mannes, der während einer Reihe von Jahren die höchsten Stellen im Staate bekleidet hat. — Obschon von den öffentlichen Geschäften entfernt, hing sein Herz doch immer am gemeinen Wohl, und keinen Anlass liess er unbenützt, wo er seinen Mitbürgern nützlich oder behülflich sein konnte. Ein schöner Beweis seiner lebhaften Vaterlandsliebe sind die Voti d'Olivono, die uns jederzeit als ein wahres Muster bürgerlicher Wissenschaft dienen können. — Die Gemeinden Olivono, Campo und Largario werden den Ausspruch D'Alberti's nie vergessen, welchen er ungefähr einen Monat vor seinem Tode, in Bezug auf verschiedene Punkte, die in seinen Augen die Ursachen der, diese Gemeinden schon seit vielen Jahren untergrabenden Unruhen waren, that.

D'Alberti stand in Briefwechsel mit ausgezeichneten Männern jener Zeit, wie mit Francesco Villardi, Giovanni Labus, Carlo de Rosmini und Pietro Custodi. Diesem Letztern, seinem Busenfreunde, einem öffentlichen Beamten und grossen Gelehrten, leistete er hülfreiche Hand zu einem sehr berühmten Werke „Indice agli Economisti Italiani", einem sehr lehrreichen Werke voll Verstand, voll Ausarbeitung, das dem Verfasser ausser dem Ruhm der Sachkundigen auch die Ehre verlieh, im Jahr 1817 in die schweizerische wissenschaftliche Gesellschaft aufgenommen zu werden. — Von seinen Cor-

respondenzen sind von besonders grossem Interesse die mit La Harpe und Usteri, welch letztere einen Zeitraum von 25 Jahren in sich fassen und, wenn sie einmal an's Tageslicht kommen, gewiss über Vieles bis jetzt noch Unklares, Aufschluss geben und zur Geschichte unserer Republik reichen Stoff liefern werden. Mit einer ausserordentlichen natürlichen Fassungskraft begabt, reich an sehr ausgedehnten theoretischen und praktischen Kenntnissen, ein tüchtiger Menschen- und Zeitkenner wusste er sich das Wohlwollen, die Achtung und Liebe des Volkes stets geneigt zu erhalten. Als Staatsmann den gehörigen Takt, die gehörige Würde beobachtend, zeichnete er auf der Rednerbühne sich nicht durch stürmischen Vortrag oder prunkvolle, leere Worte aus, sondern sprach ruhig und einfach, ebenso frei und kräftig, als wahrhaft, gerecht und anständig. Als unbescholtener Bürger, jedem Parteigeist fremd, unbestechlich, eifrig, hat er alle wichtigsten Stellen der Magistratur mit jener reinen Liebe zum Vaterland, jener Festigkeit in seinen Maximen bekleidet, die lebenslang seine untrennbaren Gefährten waren. Seinem Wahlspruch „Gerechtigkeit und Wahrheit“ (Giustizià e Verità) blieb er stets treu und verlor ihn nie aus den Augen. Seine Sitten waren einfach, bescheiden, misstrauisch gegen sich selbst, sehr zuvorkommend und höflich, als Freund war er offenherzig und beständig. Sein Haus war jedem offen, der Trost, guten Rath und Hülfe nöthig hatte.

Er starb den 6. April 1849 an einer Luftröhrenentzündung im Alter von 86 Jahren.

Doch sein Andenken und seine Verdienste gehn nicht unter.

(Nach Dr. G. Piazza von Olivono.)